

prit vivement son parti. Il allait tout dire, tout avouer. Il ne pouvait pas rester dans cette situation fautive. Il attendit. Dans la chambre maintenant il y avait comme des efforts, les craquements, les froissements d'étoffes d'une lutte, que dominait par intervalles un cri affolé de femme effrayée.

—Je vous dis, reprit l'organe mâle, qu'il y a quelqu'un là !

—Mais non, mon ami. Sur la tête de ma mère !

—Pourquoi ne me laissez-vous pas entrer ?

—Ce serait douter de ma parole, me faire une injure que je ne vous pardonnerai jamais.

L'homme eut un ricanement.

—C'est vrai, je ne veux pas vous insulter. Nous nous voyons si peu.

Georges entendit comme un soupir de soulagement. Il respira à son tour, mais à ce moment une idée étrange venait de naître en lui. Il se figurait avoir entendu quelque part ce timbre de voix. L'intonation était grossière, mais le fond même de l'organe l'avait frappé. Après tout, il pouvait avoir rencontré le comte de Crémone dans Paris et l'avoir entendu parler sans savoir que c'était lui. On se trouve si souvent en relation d'un moment avec des gens dont on ne sait, dont on ne saura jamais le nom ! La discussion semblait avoir cessé, mais une phrase qui parvint jusqu'au jeune avocat le fit tressaillir dans toutes ses moelles.

—Je n'ouvrirai pas le cabinet, dit l'homme, par respect pour vous, mais je ferai ce qu'a fait autrefois un amant de ma nation, qui avait des doutes comme moi. Je la ferai murer !

Georges entendit un cri d'effroi et faillit crier lui-même.

—Vous voyez bien, reprit le mari, que vous avez peur, qu'il y a quelqu'un !

L'avocat allait frapper à la porte, se montrer, quand une voix, la voix de la femme, lui parvint par les interstices de la porte.

—Ne bougez pas ! ne craignez rien ! Je vous sauverai !

Puis il n'entendit plus rien. Le mari semblait sorti, ainsi que la comtesse. Georges avait des frissons par tout le corps. Une sueur froide l'inondait. Dans quel guépier était-il venu se fourrer là ? Il pensa à Claire, à son amour, il lui sembla tout à coup que la flamme de cet amour, qui éclairait toute sa vie, venait de s'éteindre. Il avait peur. Le silence qui s'était fait subitement l'effrayait plus que les cris qui venaient de frapper ses oreilles.

Il alla vers la fenêtre. A travers les barreaux, il vit les rayons de soleil, qui avaient réussi à percer les nuages et qui tombaient en nappes d'or sur le sommet des arbres qui verdoyaient. Des alouettes montaient avec des zigzags d'ailes dans le ciel. Il les enviait, il enviait leur insouciance, leur liberté. Puis il revint à la porte, essaya de l'ouvrir. Elle ne bougea pas. Elle était fermée extérieurement. Il revint dans la pièce, s'assit. Combien de temps allait-il rester là ? Son inquiétude était devenue de l'anxiété. Une heure se passa, puis deux. Personne ne venait le délivrer. Toute la maison semblait morte. Un silence sourd l'entourait.

Toutefois l'espérance ne l'avait pas abandonné encore. Il se disait que c'était impossible que la comtesse l'oubliât là. Elle avait dû chercher à éloigner son mari et elle viendrait le délivrer dès qu'elle aurait un moment de liberté. Il en serait quitte pour une après-midi de solitude. Ce qui le tourmentait le plus pour le moment

c'était la faim, il était parti à jeun et il sentait son estomac le tirailler terriblement. Il devait être l'heure du déjeuner.

A ce moment, un bruit à la fenêtre attira son attention. C'était comme le froissement de quelque chose le long du mur. Il y courut. Il vit un panier se balancer en rasant les barreaux comme s'il descendait du toit. Il s'en empara, et, comme il ne pouvait pas le faire entrer par le grillage trop étroit, il prit un à un les objets qu'il contenait. Il y trouva d'abord un billet de la comtesse lui recommandant de manger avec appétit et d'être sans inquiétude. Son mari devait partir le soir même. Sa colère semblait apaisée et il ne songeait plus au cabinet. Il les verrait partir tous les deux en voiture, mais il ne devait pas en concevoir de crainte. Elle allait seulement le conduire à La Fère et elle reviendrait aussitôt. Avec ce billet, le panier contenait tout ce qu'il fallait pour un copieux déjeuner.

Georges de Fresnières installa une table tant bien que mal et mangea. Puis, pour prendre patience, il se mit à relire les papiers qu'il avait dans sa serviette. Il avait quelques cigares. Il les fuma coup sur coup, bien qu'il ne fût pas un grand fumeur. Comme la nuit commençait à tomber, il s'installa à la fenêtre et admira le paysage environnant. Il était rassuré maintenant et n'avait plus d'appréhensions. La nuit venue, il serait délivré et pourrait reprendre le chemin de Paris.

Il faisait presque nuit. Le soleil était couché quand le portail, avec un grincement sinistre, tourna sur ses gonds. Une voiture entra dans la cour. C'était sans doute la voiture annoncée. Le mari allait partir. Il serait libre ! En effet, il vit bientôt deux ombres se mouvoir, une ombre masculine et une ombre féminine, dont il lui était impossible de distinguer les traits, car il les devinait plutôt qu'il ne les apercevait. Il entendit un claquement de fouet, un battement de fer de cheval, deux ou trois hennissements, puis un roulement rapide. Le véhicule venait de s'éloigner. Le portail se referma. Georges n'avait plus sans doute que quelques instants à attendre. Il prit patience. Il n'avait plus rien à fumer, il n'avait plus de lumière. Il ne pouvait plus rien voir dans la campagne, ensevelie dans une ombre profonde. Il chercha les restes de son déjeuner et mangea. Une heure se passa, puis deux, puis trois, puis toute la nuit. La voiture n'était pas revenue et il attendait toujours.

Alors seulement, une grande terreur le prit. Il avait été cruellement trompé, trahi. Dans quel but ? Quel ennemi ? Il pensa aussitôt à Roustau. Cette voix qu'il avait cru reconnaître. Puis il l'avait aperçu le matin dans le même train. Ah ! le misérable ! Il commençait à redouter tous les malheurs et il se jeta sur son lit avec des larmes d'angoisse dans les yeux, mordant de rage son oreiller et ses draps. Qu'allait devenir Claire et la reverrait-il jamais ?

XVII

Un mois s'était écoulé depuis la disparition de Georges de Fresnières. Cette disparition mystérieuse avait fait grand bruit au palais, puis dans le monde parisien, où le jeune avocat comptait beaucoup d'amis et de connaissances. Toute la presse avait brodé là-dessus des variations plus ou moins heureuses. Bref, vu la notoriété du sequestré, cette histoire avait fait, pendant huit jours, un bruit énorme. On devine l'émoi qu'elle avait jeté dans l'hôtel de Serves.